Narcis ZĂRNESCU
Universitatea *Spiru Haret*, Bucureşti

LA DÉCONSTRUCTION : INSTRUMENT D'ÉVALUATION DE LA TEMPORALITÉ ET DE L'ALTÉRITÉ TEXTUALISÉES

***Resumé**: La Déconstruction a été présentée de diverses manières: comme une position philosophique, une stratégie politique ou intellectuelle, ou comme un mode de lecture.*
***Mots-clés :** déconstruction, temporalité, altérité*

1. La Déconstruction a été présentée de diverses manières: comme une position philosophique, une stratégie politique ou intellectuelle, ou comme un mode de lecture. Depuis longtemps et régulièrement, la déconstruction a été confrontée à la question de sa légitimité. Autrement dit, la déconstruction est comprise continuellement, avec une significative insistance, de manière politique. Etant interrogée et traitée comme une stratégie applicable à des situations hétérogènes données, et à des fins politiques, la déconstruction est comprise à partir d'une logique mimétique et téléologique dans laquelle, en fin de compte, le désir de constitution du sens est plus fort que le devoir de comprendre la nouveauté inquiétante d'une pensée. D'une façon générale, cette compréhension s'articule tout d'abord comme une demande d'adéquation: comment la déconstruction, avec ses instruments et avec ses méthodes, transpose-t-elle le savoir cultivé dans des domaines aussi différents et marginaux que la psychanalyse et la religion, par emple, vers les exigences plus immédiates et plus pesantes des problèmes de la cité? En somme, quand on pose le problème de l'adéquation entre le discours et la réalité de sorte que le traitement du discours chemine, par des causes ou des effets, vers une conciliation présumée entre la théorie et la pratique, ce qu'on oublie c'est précisément la singularité et la difficulté du présent au nom duquel on parle; c'est exactement la chance de penser la responsabilité qu'on oublie au moment où, avec des schémas constitués d'avance, on n'a plus besoin de répondre à la singularité et à la surprise de l'autre, comme si on sautait "par-dessus le texte" qui la constitue, passant sous silence la singularité intraitable de l'objet.

1.1. Ce qu'on appelle "déconstruction" est à la base d'une inquiétude qui s'intensifie à mesure que grandit l'importance de ses implications institutionnelles. S'il y a un savoir politique, on peut l'apercevoir dans l'avoir lieu de la déconstruction comme champ discursif où se joue l'impératif de la réponse à l'appel de l'autre. Ce qui veut dire aussi qu'à parler de la déconstruction c'est au présent qu'il s'agit de répondre, d'interroger comme l'élément fondamental de notre rapport à la contemporanéité, au temps *réel*, à la généralisation du "direct", Une critique dialectique et dialogique de la déconstruction ne saurait aboutir à une réfutation globale. Une telle approche finira par révéler une certaine parenté entre elle-même et l'objet de sa critique. L'un des mérites fondamentaux de la déconstruction derridienne consiste à avoir reconnu à quel point le discours, en tant que structure transphasique, articule la "volonté de puissance" (Nietzsche) ou la "volonté de volonté" (Heidegger). C'est un aspect de problématique discursive mis en lumière par Adorno, mais négligé par Habermas. En même temps, la critique du logocentrisme a confirmé et développé le théorème adornien selon lequel le texte littéraire n'est pas, comme l'avait imaginé Hegel, une totalité homogène ou une structure de signifiés définissable dans le cadre d'un structuralisme quelconque. En montrant comment le texte

BDD-A5367 © 2005 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:32:30 UTC)

se soustrait à l'emprise de la pensée conceptuelle, les arguments critiques avancés par Derrida, de Man et Miller ont ébranlé certains préjugés de base du rationalisme et de la dialectique de la totalité. Malgré l'importance de ces éléments critiques qui ne devraient pas être passés sous silence, la déconstruction souffre d'un manque de réflexion dialogique et historique. Derrida et ses amis croient discerner dans tous les textes des apories ou des mécanismes de dissémination et n'ont pas l'air de se rendre compte à quel point ils projettent des constructions de leurs métadiscours dans le texte analysé. Ils reproduisent ainsi certains désavantages du logocentrisme. Comme l'hégélien qui identifie le texte avec sa totalité, comme le structuralisme greimasien qui l'identifie avec son concept d'isotopie, un critique comme de Man l'identifie invariablement avec l'aporie qu'il a lui-même inventé. En affirmant que tous les textes sont aporétiques et qu'ils finissent par se déconstruire eux-mêmes, la critique déconstructrice tend à réduire la dimension historique et sociologique de ses analyses. Car la diversité des textes et de leurs contextes historiques rend tout à fait invraisemblable l'hypothèse selon laquelle tous les textes sont des structures aporétiques.

2. Dans l'espace ludiques des épistémologies et herméneutiques modernes, la théorie des actes de langage d'Austin naît de sa considération, et refus, d'une distinction qu'il voit comme centrale à la philosophie de langage jusqu'à la sienne. C'est la distinction entre des énonciations significatives, censées toutes être assertions de ce qui est ou n'est pas le cas, et des énonciations sans signification. Ce point de vue tient que les assertions seules sont significatives. Donc au lieu de la traditionnelle distinction entre le constatif et le non-sens, Austin en effet postule deux distinctions: entre le constatif et le performatif, et entre l'énonciation significative et l'énonciation non significative. L'énonciation d'un performatif est l'exécution d'un acte conventionnel par la production d'une certaine énonciation dans un certain contexte. Il y a une asymétrie entre constatifs et performatifs qu'exprime Austin en parlant de leur différente direction d'ajustement.[1] C'est-à-dire qu'un constatif rapporte un état de choses tandis qu'un performatif est un moyen conventionnel d'y donner lieu et souvent sans plus de cérémonie. Ceci montre l'importance du contexte d'une énonciation performative. Énoncer certains mots dans un certain contexte constitue l'exécution d'un acte social. Dans sa comparaison donc de la logique des constatifs avec celle des performatifs, Austin réussit à montrer d'intéressantes similitudes entre la compatibilité des actes conventionnels en société et la compatibilité des énonciations dans le langage rationnel. Mais il nous faut reconsidérer d'un point de vue plus générale les questions: en quel sens dire une chose, est-ce la faire? en quel sens faisons-nous quelque chose en disant quelque chose? en quel sens faisons-nous quelque chose *par* le fait de dire quelque chose?[2]

2.1. L'acte de langage peut être examiné sous trois titres: (1) comme acte significatif, (2) comme du langage ayant une certaine force conventionnelle, et (3) comme du langage ayant un certain effet non conventionnel. Ici (1) peut être considéré comme la dimension constative de l'acte de langage tandis que (2) et (3) peuvent être considérés comme constituant sa dimension performative. Autrement dit, l'acte de langage considéré comme acte significatif est l'acte locutoire (*locutionary act*); cette énonciation significative dotée d'une certaine force conventionnelle s'appelle l'acte illocutoire (*illocutionary act*); et donnant lieu non conventionnellement à un certain effet, cette énonciation significative

[1] Voir J. Austin, *Quand dire, c'est faire*, traduction par Gilles Lane de la première édition, 1970, Paris, Seuil, p. 47 sq.
[2] *Idem, Ibidem,* p. 54

BDD-A5367 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:32:30 UTC)

dotée d'une certaine force conventionnelle s'appelle l'acte perlocutoire (*perlocutionary act*).

2.2. L'analyse pragmatique des textes littéraires, basée sur l'approche énonciative/référentielle des différents points de vue, permet au lecteur de pénétrer au plus près des enjeux dramatiques, des conflits éthiques et des beautés esthétiques de l'œuvre. Les mécanismes inférentiels-interprétatifs installent le lecteur au cœur des personnages et du drame, et aussi au cœur de la machine narrative, en sorte que le lecteur est à la fois dedans et dehors, avec tous les personnages, comme avec le narrateur, dont le lecteur est capable de reconstruire les perspectives et les valeurs. Cette mobilité de posture du lecteur lui permet ainsi de dégager des enjeux, des significations dialogiques, depuis le cœur de l'œuvre et d'articuler l'*intentio operis* avec l'*intentio auctoris.* Seule une conception globale de l'énonciation et de la référenciation comme un tout est susceptible de mettre le lecteur en position de comprendre les enjeux des textes, en se plaçant alternativement du point de vue des personnages et du point de vue de leur créateur, et, par ce biais, d'être à la fois au cœur des enjeux actionnels et/ou de les mettre à distance, au cœur des formes et de leurs enjeux interprétatifs et/ou de les mettre à distance. Le concept central de cette articulation de l'énonciation et de la référenciation, c'est la problématique du point de vue, qui est un phénomène dialogique par essence.

2.3. On comprend que les récits aient fait l'objet, de tous temps, de vives critiques, et pas seulement de la part des avant-gardes, comme le rappellent les critiques que Rousseau faisait à propos du théâtre ou celles que, dans *L'Emile*, il adressait aux *Fables* de La Fontaine. Quant aux avant-gardes, elles ont souvent englobé dans la même critique et couvert du même opprobre le récit, sous sa forme « roman » et tous les procédés d'illusion référentielle afférents (description, dialogues), comme on le lit sous la plume des surréalistes. Il existe ainsi une convergence de fait dans la critique du récit, en provenance d'une part des modernistes qui sont opposés à la teneur éthique des « messages », et selon qui la littérature n'a d'autre fin qu'elle-même à travers l'exploration la plus libre de ses formes, et d'autre part des conservateurs, tenants du message et de l'éthique, voire, sous sa forme la plus normative, de la morale (la plus conventionnelle qui soit), ces derniers reprochant au récit une polysémie mortifère, qui serait contre productive par rapport aux valeurs (monologiques) à transmettre. D'où tous les efforts para-textuels pour diriger les interprétations légitimes, dépasser les lectures naïves ou de premier degré, au ras du texte, engluées à la surface des faits et de la trame évènementielle pour aller vers la substantifique moelle des valeurs que le récit est censé incarner, évacuer les lectures erronées de bonne ou de « mauvaise » foi. Dans ce contexte, une lecture pragmatique basée sur l'articulation de l'énonciation et de la référenciation est de nature à fournir des appuis précieux. Ainsi que le dit Genette, dans un récit de paroles, les paroles équivalent à des événements, dont elles résultent ou qu'elles provoquent, en tout cas, qu'elles ne se contentent pas de commenter. L'intrication des paroles et des actes fournit de précieuses indications sur la régie narrative et sur la perspective narrative qui découle de ces choix.

3. Ces mécanismes inférentiels-interprétatifs sont intéressants parce qu'ils installent le lecteur au cœur des personnages et du drame, et aussi au cœur de la machine narrative, en sorte que cette identification ne fait pas que ramener le lecteur à la situation du *lu* (Picard)[1] ou du *lisant*, elle lui permet, du cœur du drame qu'il reconstruit, en se mettant à la place de

[1] M. Picard, *La lecture comme jeu*, 1986, Paris, Minuit

BDD-A5367 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:32:30 UTC)

chacun, de jouer un rôle de *lectant lisant et interprétant* (Jouve)[1], étant à la fois dedans et dehors, avec tous les personnages dont le lecteur est capable de reconstruire le PDV et au-dessus d'eux par sa mobilité, ce qui lui permet ainsi de dégager du sens, depuis le cœur de l'œuvre et d'articuler l'*intentio operis* avec l'*intentio auctoris*.

Comprendre de l'intérieur les ressorts et mécanismes d'une écriture, les stratégies du narrateur est de nature à laisser des traces profondes, surtout si cette approche énonciative est vivifiée par le contact d'une histoire littéraire qui dépasse les ressassements du néolansonisme et qui s'attache à la matérialité des logiques qui structurent le champ littéraire (Bourdieu, Viala, Rosier, Maingueneau)[2] ainsi qu'aux règles qui régissent la scène d'énonciation (scène englobante, constituante de Maingueneau). On a bien raison de condamner le formalisme, mais on oublie d'habitude que son tort n'est pas d'estimer trop la forme, mais de l'estimer si peu qu'il la détache du sens. En quoi il n'est pas différent d'une littérature du « sujet », qui, elle aussi, sépare le sens de l'œuvre de sa configuration. Le vrai contraire du formalisme est une bonne théorie du style, ou de la parole, qui les mette au-dessus de la « technique » ou de l' «instrument ». La parole n'est pas un moyen au service d'une fin extérieure, elle a en elle-même sa règle d'emploi, sa morale, sa vue du monde, comme un geste quelquefois porte toute la vérité d'un homme. Cet usage vivant du langage, ignoré du formalisme aussi bien que de la littérature à 'sujets', est la littérature même comme recherche et acquisition. Un langage, en effet, qui ne chercherait qu'à reproduire les choses mêmes, si importantes soient-elles, épuiserait son pouvoir d'enseignement dans des énoncés de fait. Un langage au contraire qui donne nos perspectives sur les choses et ménage en elles un relief inaugure une discussion qui ne finit pas avec lui et suscite lui-même la recherche. Ce qui n'est pas remplaçable dans l'œuvre d'art, ce qui fait d'elle beaucoup plus qu'un moyen de plaisir : un organe de l'esprit, dont l'analogue se retrouve en toute pensée philosophique ou politique si elle est productive, c'est ce qu'elle contient, mieux que des idées, des *matrices d'idées*, qu'elle nous fournit d'emblèmes dont nous n'avons jamais fini de développer le sens, que, justement parce qu'elle s'installe et nous installe dans un monde dont nous n'avons pas la clef, elle nous apprend à voir et finalement donne à penser comme aucun ouvrage analytique ne peut le faire, parce que l'analyse ne trouve dans l'objet que ce que nous y avons mis.[3] Il est certain qu'une telle démarche ne peut être pleinement signifiante que si elle s'articule avec deux autres activités qui doivent aussi être au cœur de la pratique des textes littéraires à l'Ecole, il faudrait parler de l'articulation lecture/écriture et du travail sur tout ce qui fait le contexte de l'œuvre littéraire. On pourrait également évoquer, les limites des approches « pluridisciplinaires » qui tendent à se développer, mais qui se résument trop souvent à une juxtaposition de disciplines sans véritable travail théorique ni gain interprétatif. Soulignant avec insistance la logique de l'*application* et celle de l'*implication*, le discours semble être fondé sur une

[1] V. Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, 1992, Presses Universitaires de France ; *Idem*, *La lecture*, 1993, Paris, Hachette

[2] P. Bourdieu, *Les règles de l'art*, 1992, Paris Editions du Seuil; A. Viala, *Naissance de l'écrivain*, 1985, Paris, Editions de Minuit; *Idem*, « L'éloquence galante, une problématique », *Images de soi dans le discours*, Amossy, R. (ed), 1999, Paris, Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 179-195; Jean-Maurice Rosier, Didier Dupont et Yves Reuter *S'approprier le champ littéraire*, 2000, Bruxelles, DeBoeck; Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, 2004, Paris, Armand Colin.

[3] Merleau-Ponty « Le langage indirect et les voix du silence », *Signes* [1960], 2001, Paris, Folio « Essais », p. 124-125

BDD-A5367 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:32:30 UTC)

certaine façon de concevoir l'origine du présent. Cela devient spécialement significatif quand il s'agit des enjeux issus des approches de la déconstruction par rapport à sa nature ou à son rôle politique. Quand on s'intéresse à des moments significatifs de l'histoire intellectuelle française et mondiale des dernières décennies, il est aisé de remarquer la fréquence avec laquelle Derrida est interrogé au sujet de la politique. Ce qu'on appelle "déconstruction" est à la base d'une inquiétude qui s'intensifie à mesure que grandit l'importance de ses implications institutionnelles, au niveau culturel/littéraire et socio-politique. L'accusation de l'exclusion de l'historicité et de l'absence de pensée politique dans l'oeuvre de Derrida n'est pas récente. C'était déjà le fondement de la critique de Foucault, en 1972, à l'occasion du débat autour de Descartes et de la folie, qui ramenait la déconstruction à un ercice générique et formel, à une recherche du significant pur, dépourvu de motivations et des conséquences dans ce qu'on appelle l'espace public. L'objection indique l'abstraction comme une stratégie d'effacement des tensions sociales, qu'on peut facilement généraliser au champ des mentalités et des cultures. Comment prendre en considération le rôle actif et ponctuel des théories en question dans les graves problèmes de l'enseignement et de la généralisation du virtuel ? D'un autre côté, nous pouvons trouver des critiques contre l'effet d'"irresponsabilité" de Derrida. C'est le cas des thèses soutenues par Jürgen Habermas, pour lequel l'oeuvre de Derrida, ayant recours à des schèmes rhétoriques et poétiques, se constitue comme un "mépris élitiste" envers la pensée logique discursive.[1] D'une façon générale, cette compréhension s'articule tout d'abord comme une demande d'adéquation: comment la déconstruction, avec ses instruments et avec ses méthodes, transpose-t-elle le savoir cultivé dans des domaines aussi différents et marginaux que la psychanalyse et la religion, par emple, vers les exigences plus immédiates et plus pesantes des problèmes de la cité? Comment l'accommode-t-elle aux choses *pratiques*? Le rapport au politique est ainsi compris comme un problème d'adéquation entre le discours et la réalité, entre la généralité du savoir et le cas spécifique désigné par lui comme significatif. On pourrait dire que, quand l'intellectuel est interpellé dans la circonstance sur sa position politique, on conçoit le savoir sur la politique comme un problème d'homologie entre deux situations discursives, entre deux "textes". Dire que la déconstruction ne relève pas d'une généralité applicable, c'est-à-dire homologue à des situations réelles, n'implique évidemment pas qu'on la réduise à un caractère générique. L'exclusion ou l'évitement du présent en tant qu'événement du sens tient ainsi lieu d'un trait fondamental de la pensée culturelle et politique traditionnelle, telle qu'elle est conçue comme entente et comme réponse adéquate à des urgences parfaitement désignables. Il arrive donc à la déconstruction d'être dans la position de cet autre qui nous pose le besoin de penser le rapport au présent, ce qui explique l'intérêt récent pour le sens politique de la déconstruction de la part des publications et des colloques internationaux. Penser la déconstruction, ce serait aussi penser l'évidence du décalage entre le présent du discours et le discours sur le présent. Penser la déconstruction du mental et, à la rigueur, *la déconstruction de la déconstruction*, la déconstruction à plusieurs paliers, à tiroirs ! Du degré zéro de la déconstruction, pratiquée par Derrida, la théorie du texte, fût-il texte littéraire, culturel, sociale, économique ou politique, fonctionne toujours par des transgressions et des mutations imprescriptibles. Les critiques littéraires, consternés par la prolifération des interprétations et la perspective d'un avenir où l'écriture fera naître toujours plus d'écriture, aussi longtemps que les revues et les presses universitaires

[1] Jürgen Habermas, *Le Discours Philosophique de la Modernité*, (trad. Ch. Bouchindhomme et R. Rochlitz), 1988, Paris, Gallimard, p.220

BDD-A5367 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:32:30 UTC)

survivront, essayent fréquemment d'imaginer des moyens de mettre un terme à l'écriture en reformulant les objectifs de la critique littéraire afin d'en faire une vraie discipline. Comme le remarque Derrida: le dit se dit contre soi-même dès lors qu'il s'écrit ou est écrit. Dans le cas de la parole, il y a déjà une médiation, mais les signifiants disparaissent dès qu'ils sont prononcés; ils ne gênent pas par leur présence, et le locuteur peut en clarifier toutes les ambiguïtés pour être sûr que la pensée a été transmise. C'est dans le cas de l'écriture que les aspects malencontreux de la médiation deviennent visibles. L'écriture présente le langage sous la forme d'une série de marques physiques qui fonctionnent en l'absence du locuteur. Ces marques peuvent être hautement ambiguës ou artistiquement organisées en figures rhétoriques. L'idéal serait de contempler directement la pensée. Puisque cela ne se peut, le langage doit être aussi transparent que possible. La menace de la non-transparence est le danger que, au lieu de permettre une contemplation directe de la pensée, les signes linguistiques puissent arrêter le regard et, en interposant leur forme matérielle, affecter ou infecter la pensée. D'autre part, si la parole politique agit dans sa contemporanéité en produisant des sens, en produisant ainsi des performatifs, cette performativité ne dessine pas un geste formalisable. Dans des oppositions comme contenu/forme, âme/corps, intuition/expression, littéral/métaphorique, nature/culture, intelligible/sensible, positif/négatif, transcendantal/empirique, sérieux/non-sérieux, le terme supérieur fait partie du *logos* et constitue une présence de plus haut degré; le terme inférieur marque une chute. Le logocentrisme présuppose donc la priorité du premier terme et ne conçoit le second qu'en relation avec lui, en tant que complication, que négation, que manifestation, ou que perturbation de celui-ci. La description ou l'analyse devient par conséquent l'entreprise consistant à retourner stratégiquement, par idéalisation, à une origine ou à une « priorité » vue comme simple, intacte, normale, pure, standard, identique à elle-même, pour penser ensuite la dérivation, la complication, la détérioration, l'accident, etc. Ceci étant, il faudrait affirmer que la déconstruction constitue *aujourd'hui* non pas simplement une philosophie de la présence ou un fait d'actualité, mais avant tout une expérience inquiète et inquiétante du présent lui-même. Mais il apparaît que l'instant présent ne peut constituer un fondement seulement dans la mesure où il n'est pas un donné pur et autonome. Si le mouvement doit être présent, la présence doit déjà être marquée par la différence et le différer. Nous devons, comme le dit Derrida, « penser le présent à partir du temps comme différance».[1] Les notions de présence et de présent sont dérivées: comme des effets de différences. « On en vient donc, comme l'écrit Derrida, à poser la présence […] non plus comme la forme matricielle absolue de l'être mais comme une « détermination » et comme un « effet ». « Détermination ou effet à l'intérieur d'un système qui n'est plus celui de la présence mais celui de la différance ».[2] Autrement dit, il faudrait tout simplement comprendre *ce* qui est dit et fait. Accepter la vérité de l'autre c'est accepter de le *lire*, la lecture étant un lieu où il est question des limites du voisinage et des défis de l'hospitalité, au-delà ou en-deçà desquel(le)s on aperçoit les horizons de la temporalité-texte et de l'alterité-texte, du virtuel et du mental textualisés.

[1] J.Derrida, *De la Grammatologie*, 1967, Paris, Éditions de Minuit p.237.
[2] *Idem*, *Marges*, 1972, Paris, Minuit, p.17

BDD-A5367 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:32:30 UTC)